

**DISTRIBUTION DES PRIX – 5 AOÛT 1879 -
DISCOURS PRONONCÉ PAR M. GASTON MENGEL,
PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE
« L'ÉDUCATION »
-SALLE DE LA SOCIÉTÉ PHILARMONIQUE-**

Chers élèves,

Il y a une maison que l'on n'aime pas toujours quand on y est, mais dont on aime toujours à parler quand on y est plus : c'est le Lycée. Il en est de lui comme de ces toiles de nos grands maîtres qui, vues de près, présentent une surface raboteuse et des couleurs bien crues : de loin, les aspérités s'effacent, les nuances se fondent et l'œil est satisfait. C'est donc au Lycée que je vais encore vous retenir un instant. Après avoir adressé aux jeunes vainqueurs mes félicitations, aux combattants malheureux mes encouragements, je voudrais faire entendre à tous une parole amie ; je vous entretiendrai de l'éducation et de l'influence que les études exercent sur le cœur. Un tel sujet se recommande de lui-même à la bienveillance de cette docte assemblée. D'ailleurs, vous le savez, il n'y a ni rose sans épine, ni distribution de prix sans discours, quelquefois même, comme cela a lieu chaque année sous les vieilles voûtes de la Sorbonne, sans discours latin. Et puis, n'est-on pas sûr de trouver un écho dans de jeunes cœurs, quand on parle de sujets qui sont chers à l'Université et qui intéressent la grandeur du pays ?

Sous ce mot d'éducation sont cachés bien des sens. – Voici un homme dont la toilette est irréprochable, qui sait parfaitement comment on entre dans un salon, et, chose plus difficile, comment on en sort ; il a le talent d'entretenir agréablement pendant quinze minutes et plus la maîtresse de la maison, quand il n'a rien à lui dire ; il sait traiter sérieusement les sujets futiles, légèrement les sujets sérieux. On vous vantera son excellente éducation – L'enfant bien élevé ne répondra que quand on l'interrogera, fera peu de questions et moins de bruit encore – Une personne qui aura reçu ce qu'on appelle une bonne éducation parlera pertinemment de musique, de théâtre, de peinture ; elle saura même quelles sont nos plages les plus à la mode, quels sont dans nos montagnes les sites les plus pittoresques.

Sans doute, Messieurs, la politesse des manières et la culture de l'esprit est un charme infini dans les relations de la vie. Mais toute l'éducation ne consiste pas à se couvrir de cette sorte de vernis, que d'ailleurs l'expérience et la pratique du monde donne bien vite. Suffit-il d'être, comme dit Molière, grand faiseur de protestations pour pratiquer, sans restriction mentale, le culte désintéressé de l'amitié ? Quand on a su se plier aux exigences de la société, sait-on pour cela accepter les épreuves sans découragement, accueillir la bonne fortune sans orgueil, et, dans toutes les circonstances, rester fort, c'est-à-dire maître de soi ?

C'est pourtant à l'énergie morale que se reconnaît la véritable éducation. Vous entrez confiants dans la vie ; vous tendez de toutes parts les voiles à l'espérance, mais sur cette mer capricieuse où vous pensez vous promener toujours comme sur un lac sans ride, s'il survient quelque orage, saurez-vous le supporter sans pâlir ? Aujourd'hui, le ciel est beau, mais si demain les vagues sont menaçantes, si un vent trop fort vient à secouer la barque fragile qui porte votre fortune, dans le naufrage de vos illusions, si votre âme est vacillante et si votre volonté chancelle, dites-moi, qui vous soutiendra ?

Jadis, au début de la civilisation, quand la force était la seule loi des peuples, l'enfant était élevé exclusivement pour la guerre, et sans remonter jusqu'aux âges primitifs, on trouve à des époques historiques des vestiges de cette ancienne rudesse. À Sparte, si l'enfant naissait difforme et impropre aux combats, on s'en débarrassait ; s'il était adroit à voler, on félicitait en lui le futur pillard qui devait rapporter à la maison beaucoup de butin ; s'il était inhabile à tuer, on le dressait au meurtre par une véritable chasse à l'homme, et les esclaves sans armes, lâchés devant lui dans la campagne, exerçaient son adresse et sa férocité.

Plus tard, quand Rome a conquis le monde, l'éducation se transforme : elle n'a plus pour but d'établir la puissance de l'État, mais d'assurer le bonheur de l'individu ; et le bonheur pour les Romains consiste, vous le savez, dans les richesses et les dignités. Cicéron, dans un traité de morale adressé à son fils, développe les plus belles maximes et lui en recommande la pratique, mais plutôt comme un acheminement vers le consulat que comme l'accomplissement d'un devoir. Horace, dans une de ses épîtres, vous montre un jeune patricien dont l'éducation est terminée ; on lui a surtout appris à calculer les intérêts de l'argent, et le taux auquel on prête est souvent de 30 à 40% ! C'est comme une seconde époque, où l'art de faire la guerre a cédé la place à l'art de parvenir.

Mais les temps marchent ; le flot des barbares a englouti la vieille civilisation, et le système féodal domine en Europe. Il n'y a pas encore de sentiment patriotique : tous ces hommes, venus des plateaux de l'Asie ou des forêts du Nord, n'ont ni les mêmes lois, ni les mêmes mœurs, ni le même langage. Il n'y a pas non plus, à l'exception de quelques intelligences d'élite, d'initiative individuelle ; si en effet, le mérite personnel se fait jour dans un État organisé, il ne peut se produire quand le dernier mot est à la force et non à la raison. Chacun cherche sa sécurité dans l'association : les faibles se groupent autour des forts ; il y a des protecteurs et des protégés, c'est-à-dire des hommes qui commandent et des hommes qui obéissent. Nous sommes dans une troisième époque : l'éducation générale s'est transformée : l'art de parvenir a fait place à l'art d'obéir.

Mais comme l'homme avait été fait libre par Dieu et serf par les circonstances, et qu'il n'y a de durable que ce qui est fondé sur la raison, ces liens contre nature se relâchent bientôt. Les droits des seigneurs tombent en désuétude ; les grandes familles s'affaiblissent ; les corporations se fortifient ; la richesse se

répand dans les villes, et avec elle, l'esprit d'indépendance : il n'y a, pour ainsi dire plus ni suzerains ni vassaux, mais des châtelains et des bourgeois. Au près du donjon du seigneur s'élève le beffroi de la commune. Jacques Bonhomme fait entendre un frémissement dont l'écho se prolonge jusque dans les galeries de Versailles, et les seigneurs eux-mêmes devenus frondeurs, enfreignent les ordres du roi, comme si une sorte de complicité universelle eût mis la désobéissance à l'ordre du jour. Nous arrivons au dix-huitième siècle, où l'éducation s'est transformée encore : à l'art d'obéir s'est substitué l'art de désobéir impunément.

Aujourd'hui messieurs, dans notre société démocratique, telle que l'ont faite ceux qui, depuis la grande renaissance sociale de 1789, s'avancent lentement, mais sûrement, où en sont nos idées sur l'éducation ? Si nous nous entendons bien sur ce mot, il nous sera aisé de juger de l'influence des études universitaires.

Élevons-nous l'enfant pour en faire un soldat, pour en faire un homme politique, pour en faire un croyant ? Oui, sans doute. Nous avons à cœur qu'il soit brave à la guerre, zélé dans l'accomplissement de ses devoirs civiques, éclairé dans le culte qu'il rend à la divinité. Mais aucun de ces points de vue n'est exclusivement le nôtre ; comme avant tout il est homme, c'est-à-dire libre et responsable de ses actions, nous l'élevons surtout pour développer ce qui est le fond même de la nature humaine, sa volonté. Il ne nous appartient pas, jeunes élèves, de nous substituer à vos familles pour guider vos pas sur le chemin de la vie ; soyez médecin, commerçant, prêtre ou marin ; il ne nous importe, pourvu que, dans la route où vous vous serez engagés, vous marchiez d'un pas assuré et, surtout, vous marchiez vous-même. Les peuples ne sont plus, comme au temps d'Homère, des troupeaux conduits par des pasteurs ; ce sont des réunions d'hommes libres, libres, c'est-à-dire esclaves de la loi et sachant se commander à eux-mêmes. Je ne sais quel philosophe moqueur disait que dans ce monde, l'homme doit être enclume ou marteau : l'homme de cœur accepte également l'une ou l'autre condition. Si la bonne fortune pénètre parfois dans sa demeure, comme un rayon de soleil timide qui vient égayer furtivement une matinée d'hiver, l'homme de cœur reçoit, en souriant, cette visiteuse de hasard ; il la remercie sans ironie de cette faveur inespérée, et témoigne plus d'étonnement que de vanité superbe – Tout à coup, le vent tourne, le rayon de soleil disparaît, l'orage s'amoncele ; l'homme de cœur ne murmure pas ; il ne s'arme pas d'une tumultueuse colère ; il accepte vaillamment ce duel inévitable qu'il ne provoquait pas, et que sa grande âme n'avait pas mérité.

L'Université, Messieurs, remplit-elle sa tâche ? L'éducation des jeunes gens a été commencée dans le cadre du foyer domestique, sous l'influence de l'amour maternel ; elle se terminera dans les épreuves de la vie sociale. Entre ces deux grandes écoles, la famille et le monde, intervient ce qui est le monde par excellence, l'instruction du Lycée. Nos études et nos méthodes éclairent-elle seulement l'esprit, ou, en l'éclairant, ont-elles des clartés qui pénètrent les cœurs et échauffent les âmes ?

Autrefois, messieurs, l'ignorance des lois physiques agitait les esprits de craintes superstitieuses. Qu'arrivait-il devant une éclipse, devant une simple comète ? La terreur se répandait dans toutes les âmes, exaltait l'imagination de la foule, et portait le troubles jusque dans les pouvoirs de l'État ; les faits du monde physique brisaient la volonté humaine ; l'homme courbait la tête sous la matière. Aujourd'hui, nous ne nous étonnons pas plus de l'apparition d'un nouvel astre que d'un lever de soleil ; notre terreur, souvent homicide, s'est changée en une noble confiance. Le marin, dans son bateau à vapeur, n'attend plus, comme Ulysse, que Minerve le porte à la rive prochaine ou que Neptune calme le courroux des flots ; mais il manoeuvre avec sang-froid, assuré que les tempêtes, elles aussi, ont leurs lois, étudiées aujourd'hui et presque connues par nos astronomes. Or, le mot de Bacon est toujours vrai : Savoir, c'est pouvoir. Ainsi, par l'étude des sciences, il apprend qu'il est fait pour commander, comme la nature pour obéir ; il s'habitue à mettre la matière au second rang et l'esprit au premier. Il prend conscience de sa force et voit partout que la volonté humaine dompte les éléments et transporte les montagnes. Honneur donc aux Galilée, aux Newton, aux Arago, aux Kepler ! Honneur à ces illustres libérateurs de l'humanité !

Sans cesse aussi, chers élèves, vous êtes dirigés vers la contemplation du génie Grec et de son imitateur, parfois original, le génie latin. C'est qu'en effet, le glorieux privilège de l'antiquité littéraire est d'apparaître comme le plus beau modèle de la grandeur des sentiments ainsi que de la noblesse des idées. Et dans l'âme humaine, tout s'harmonise : l'élévation des idées commande la générosité des sentiments, et souvent aussi le bonheur vient se poser sur la vertu, comme le papillon sur sa fleur.

C'est vous-mêmes, mes jeunes amis, que j'en atteste. Quand vous vous laissez exalter et ravir à ces nobles et sublimes pensées d'honneur, de dévouement et de patriotisme qui respirent chez les Démosthène et les Cicéron, ne sentez-vous pas croître en vous, avec le goût et la connaissance du beau langage, l'amour et l'enthousiasme de la vertu ? Ne vous sentez-vous pas devenir meilleurs en même temps que plus habiles ? Quand vos cœurs battent aux sentiments généreux dont Corneille anime ses héros, dites-moi, ne vous sentez vous pas grandir vous-mêmes ?

C'est ainsi que la sage économie de nos études forme à la fois le cœur et l'esprit des jeunes gens, et c'est l'énergie du caractère qui fait toute la valeur de l'homme. Feuilletez l'histoire et chaque page vous montrera de quel élan est capable la volonté, quels miracles enfante l'énergie.

C'est Franklin qui arrache la foudre au ciel, Franklin aussi patient dans ses recherches savantes qu'intrépide dans sa vie privée. C'est Papin, dont la persévérance découvre un de ces secrets qui en un jour changent les destinées du monde. C'est Christophe Colomb qui va, de cour en cour, mendier quelques vaisseaux, qui, rebuté, ne s'arrête pas, et mendie encore, jusqu'à ce qu'il ait trouvé un prince auquel il fera présent d'un nouveau monde.

Puis, à chaque page, c'est le récit d'un noble dévouement, d'un touchant héroïsme ou d'un sacrifice vaillant ; ce sont nos épopées modernes avec ces grands caractères, avec ces nobles figures qui mériteraient d'être chantés par un Homère.

Ces hommes de cœur, vous les retrouverez dans la vie, chers élèves, vous les retrouverez autour de vous. Ils marchent d'un pas toujours égal sous le feu de la mitraille, je veux dire sous les coups du malheur ; ils n'inclinent pas la tête sous la balle qui siffle ; la mort frappe à leur côté ; le sort décime ; ils vont ; ils vont toujours ; leurs frères d'armes succombent ; ils avancent encore enveloppés d'un courage indomptable qui, comme une cuirasse de diamant, ne peut être brisé ni par le fer, ni fondu par la flamme.

Oui, dans quelque condition que le sort vous ait jetés, si chétive que soit la place qui vous est réservée sous le soleil, c'est par la volonté seule que vous mériterez de la garder, c'est par l'énergie que vous devez la conquérir. – Celui-là seul a la meilleure part, qui, en dépit du sort contraire, conserve l'énergie et l'enthousiasme pour la vertu – Quand il tombe, il tombe sans peur et sans reproche, il peut être souriant et doux envers la mort, parce qu'il a vaillamment supporté le poids des jours.

(Né à Laon, le 28 janvier 1847, Gaston Mengel est licencié ès lettres. Après avoir enseigné au collège d'Auxerre, aux lycées d'Évreux puis de Pontivy, il est nommé, en octobre 1875, sur la chaire de 3^e du lycée du Mans. Gaston Mengel est appelé sur la chaire de rhétorique en mai 1877, pour remplacer Charles-Armand Loiret, nommé inspecteur d'académie à Périgueux. Gaston Mengel assurera la classe de rhétorique du lycée du Mans, jusqu'à 1881, où il sera nommé au lycée de Niort)